

## Interview Aurélie Carton

- 1- Quel rapport entreteniez-vous avec le Liban avant d'entreprendre ce voyage, cette année sabbatique ?

J'ai toujours été attirée par ce pays avant même mon premier séjour en 1998. Peut-être parce que l'un des otages de la guerre civile s'appelait Carton comme moi, peut-être parce que j'étais sous le charme intellectuel d'un de mes profs libanais de Sciences Politiques Ghassan Salamé... Ensuite j'ai été fascinée par cette espèce de kaléidoscope social, cette diversité sur un tout petit territoire. J'y ai fait un premier reportage il y a onze ans. Puis je suis revenue pour des courts séjours avant de m'y établir donc en 2008 pour un an.

- 2- Est-ce que cela a changé maintenant et en quoi ?

Oui, j'ai une connaissance plus concrète du pays. J'ai fait plusieurs randonnées en montagne, visité des villages, pris le temps de discuter dans les cafés. On a tout son temps dans une année sabbatique pour être une véritable éponge.

- 3- Vous brossez votre vie quotidienne à Beyrouth, un peu comme un observateur extérieur, qu'avec vous retenu du Liban au quotidien ?

Le rapport au temps et au travail très différent par rapport à la vie en France. La sollicitude de beaucoup de Libanais lambda bien éloignée de l'indifférence et l'anonymat de Paris. L'intérêt que l'épicier prenait à mon quotidien en me demandant chaque fois si j'allais bien, si j'avais besoin de quelque chose. Il relevait les moments d'euphorie et de cafard. J'étais très touchée. La proximité de la mer qui absorbe les chagrins ou reflète votre joie. J'ai aimé aussi pouvoir prendre à la dernière minute un service pour traverser le pays. Chez moi, il faut toujours tout prévoir et ça ne correspond pas à mon tempérament d'hirondelle. Et puis j'ai aussi été très choqué quand tout a basculé en mai dernier dans la violence. Ce mélange de douceur dans le quotidien et l'irruption de la brutalité. C'est étrange.

- 4- N'avez-vous pas eu envie de rester plus qu'un an ? Qu'avez-vous ressenti dans l'avion du retour ?

Peut-être à un certain moment, j'ai pensé rester mais j'avais un amoureux qui m'attendait en France alors y avait pas photo. Dans l'avion, j'étais complètement paumée, partagée. J'ai mis du temps à digérer ce retour. Ça a ressemblé à un crash que je n'avais pas du tout anticipé. Heureusement le mail permet de conserver les contacts avec mes amis libanais. Et je sais que mon histoire d'amour avec ce pays n'est pas terminée, j'y reviendrai mais accompagnée inch allah.

- 5- D'où vous est venue l'idée de publier votre blog, de lui donner la dimension d'un livre ?

C'est le maquettiste de notre journal qui savait que j'écrivais à chacun de mes voyages des carnets de route sur de petits cahiers Clairefontaine. Il m'a suggéré de m'adapter aux technologies de mon siècle et d'ouvrir un blog ! Le livre, je n'y avais pas du tout pensé. Simplement, quand j'ai vu que Libération avait sélectionné mon blog, j'ai fait plus attention à l'écriture.

6- Est-ce que l'urgence est dans le partage ou dans l'écriture ?

Les deux, bien sûr. Je crois que j'ai écrit aussi pour « épater » mon amoureux resté en France. C'était plus ou moins consciemment pour lui que j'écrivais chaque semaine mon billet.